

Écrits de poétesses

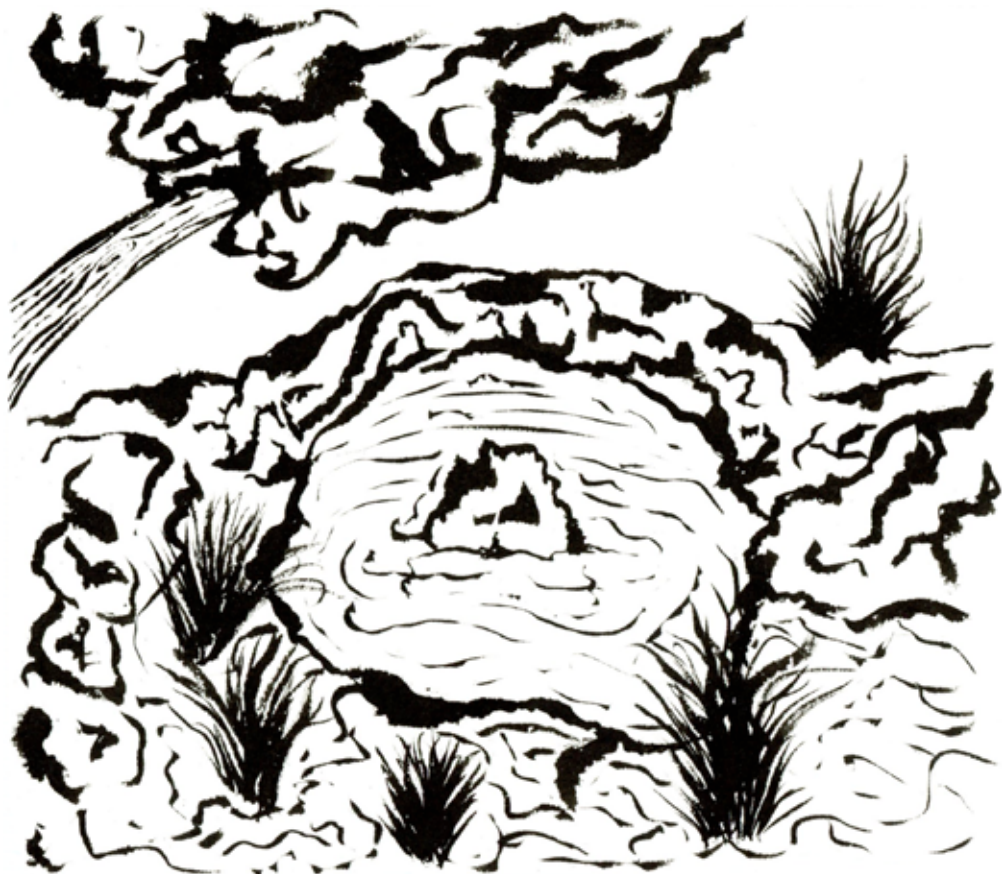
1798

—

1947

Sur la thématique de la nature

Sélection de Wave Bonardi, comédienne



Écrits de poétesses

1798

—

1947

Sur la thématique de la nature

Sélection de Wave Bonardi, comédienne

Symphonie des parfums

Marie Krysinska

1857

—

1908

À Madame Dardoize

Je veux m'endormir dans le parfum des roses fanées,
des sachets vieillis, des encens lointains et oubliés.
Dans tous les chers et charmeurs parfums d'autrefois.
Mes souvenirs chanteront sur des rythmes doux, et me
berceront sans réveiller les regrets.
Tandis que le morne et splénétique hiver pleure sur la
terre inconsolée,
Et que le vent hurle comme un fou,
Tordant brutalement les membres grêles des ormes et
des peupliers,
Je veux m'endormir dans le parfum des roses fanées,
Des sachets vieillis, des encens lointains et oubliés.
Et les rythmes et les parfums se confondront en une
subtile et unique symphonie ;
Les roses fanées se lèveront superbes et éclatantes,
Chantant avec leurs lèvres rouges les vieilles chansons
aimées ;
Elles s'enlaceront aux pâles jasmins et aux nénuphars
couleur de lune ;
Et je verrai passer leurs ombres miroitantes, comme en
une ronde des robes de jeunes filles.
Les clochettes des liserons chanteront avec leurs
parfums amers les mortelles voluptés ;
La violette à la robe de veuve dira les tendresses
mystiques et les chères douleurs à jamais ignorées ;
L'héliotrope avec son parfum vieillot et sa couleur
défraîchie, fredonnera des gavottes, ressuscitant
les belles dames poudrées qui danseront avec des
mouvements lents et gracieux.

Musc minuscule et compliqué comme une arabesque,
Scabieuse, reine des tristesses,
Opoanax dépravé comme une phrase de Chopin,
Muguet, hymne à la gloire des séraphiques fraîcheurs,
La myrrhe solennelle, le mystérieux santal,
L'odeur du foin coupé, sereine et splendide comme un
soleil couchant,
Iris où pleurs l'âme des eaux dormantes,
Lilas aux subtils opiums,
L'amoureuse vanille et le chaud ambre gris
S'uniront en des accords grondants et berceurs
comme les orgues et comme les violons
Évoquant les visions cruelles et douces
Les extases évanouies, les valse mortes, les
cassolettes éteintes et les lunes disparues.
Tandis que le morne et splénétique hiver pleure sur
la terre inconsolée ;
Et que le vent hurle comme un fou, tordant
brutalement les membres grêles des ormes et des
peupliers,
Je veux m'endormir dans le parfum des roses fanées,
des sachets vieillis, des encens lointains et oubliés.

Marie Krysinska, *Rythmes pittoresques*, 1890

L'offrande à la nature

Anna de Noailles

1876

—

1933

Nature au cœur profond sur qui les cieux reposent,
Nul n'aura comme moi si chaudement aimé
La lumière des jours et la douceur des choses,
L'eau luisante et la terre où la vie a germé.
La forêt, les étangs et les plaines fécondes
Ont plus touché mes yeux que les regards humains,
Je me suis appuyée à la beauté du monde
Et j'ai tenu l'odeur des saisons dans mes mains.
J'ai porté vos soleils ainsi qu'une couronne
Sur mon front plein d'orgueil et de simplicité,
Mes jeux ont égalé les travaux de l'automne
Et j'ai pleuré d'amour aux bras de vos étés.
Je suis venue à vous sans peur et sans prudence
Vous donnant ma raison pour le bien et le mal,
Ayant pour toute joie et toute connaissance
Votre âme impétueuse aux ruses d'animal.
Comme une fleur ouverte où logent des abeilles
Ma vie a répandu des parfums et des chants,
Et mon cœur matineux est comme une corbeille
Qui vous offre du lierre et des rameaux penchants.
Soumise ainsi que l'onde où l'arbre se reflète,
J'ai connu les désirs qui brûlent dans vos soirs
Et qui font naître au cœur des hommes et des bêtes
La belle impatience et le divin vouloir.
Je vous tiens toute vive entre mes bras, nature.
Ah ! faut-il que mes yeux s'emplissent d'ombre un jour,
Et que j'aïlle au pays sans vent et sans verdure
Que ne visitent pas la lumière et l'amour...

Anna de Noailles, *Le Cœur innombrable*, 1901

Les arbres

Renée Vivien

1877

—

1909

Dans l'azur de l'avril, dans le gris de l'automne,
Les arbres ont un charme inquiet et mouvant.
Le peuplier se ploie et se tord sous le vent,
Pareil aux corps de femme où le désir frissonne.
Sa grâce a des langueurs de chair qui s'abandonne,
Son feuillage murmure et frémit en rêvant,
Et s'incline, amoureux des roses du Levant.
Le tremble porte au front une pâle couronne.
Vêtu de clair de lune et de reflets d'argent,
S'effile le bouleau dont l'ivoire changeant
Projette des pâleurs aux ombres incertaines.
Les tilleuls ont l'odeur des âpres cheveux bruns,
Et des acacias aux verdure lointaines
Tombe divinement la neige des parfums.

Renée Vivien, *Cendres et Poussières*, 1902

Printemps

Marie Dauguet

1860

—

1942

De lointaines tiédeurs, errantes mains, caressent,
Moiteur de peau sortant des troncs velus que pressent
Le lierre et les lichens. La volupté confond
Les bras humains avec la courbure assouplie
Des bouleaux étirant leur geste qui supplie ;
Et mon désir comprend, frémit et leur répond.
C'est l'amour qui m'enlace et c'est lui qui m'enfièvre
A travers le vent chaud dont m'étouffe la lèvre;
Je lui ouvre ma chair qui veut et qui consent.
La force que j'adore, en la brise aromale
Flotte indiciblement ; la sève triomphale
Dans un suprême élan vient se mêler au sang.
Unité de la vie : Elle est moi, je suis elle ;
Je coule éperdument en sa mer qui ruisselle,
Atome extasié, sans pensée et qui jouit
De n'être plus disjoint du pollen des narcisses,
Ni du cri des oiseaux, ni des sourdes délices
Où ce qui doit durer s'aime et s'épanouit.

Marie Dauguet, *À travers le voile*, 1902

Automne

Ondine Valmore

1821

—

1853

Vois ce fruit, chaque jour plus tiède et plus vermeil,
Se gonfler doucement aux regards du soleil !
Sa sève, à chaque instant plus riche et plus féconde,
L'emplit, on le dirait, de volupté profonde.

Sous les feux d'un soleil invisible et puissant,
Notre coeur est semblable à ce fruit mûrissant.
De sucs plus abondants chaque jour il enivre,
Et, maintenant mûri, il est heureux de vivre.

L'automne vient: le fruit se vide et va tomber,
Mais sa gaine est vivante et demande à germer.
L'âge arrive, le coeur se referme en silence,
Mais, pour l'été promis, il garde sa semence.

Ondine Valmore, *Un conte pour Anna*, 1843

Hiver

Renée Vivien

1877

—

1909

Les pampres du printemps et le vin de l'automne
Ont perdu le parfum qui jadis me fut cher:
Je veux l'haleine chaste et le silence amer,
Les brumes et la glace et l'ombre de l'Hiver.

Je ne tresserai plus l'irréelle anémone,
Je n'écouterai plus le rythme monotone
Des forêts sans déclin que le Soleil couronne
D'opales, de rubis et de l'or souverain.
Mais je m'inspirerai du tragique refrain
Du vent qui jette au ciel ses révoltes d'airain,
Qui rôde en sanglotant près de l'âpre serein,
Comme Dante implorant la paix du monastère.

Ô Neiges où la soif du Blanc se désaltère !
Toute virginité recèle le mystère,
La crainte et l'infini du rêve solitaire.

J'écarterai les fruits des jardins de l'été,
Car l'incomplète ivresse au regard hébété
Ne verse point l'oubli des flots purs du Léthé,

Car la neige où la soif du blanc se désaltère
Seule éteindra l'ardeur de mon anxiété. . .
Dans le noble infini du rêve solitaire,
J'oublierai la ferveur des amours de l'été.

Renée Vivien, *Évocation*, 1903

Ô nature! Bientôt...

Louise Ackermann

1813

—

1890

Ô nature! Bientôt, sous le nom d'industrie,
Tu vas tout envahir, tu vas tout absorber.
Le poète navré s'indigne et se récrie :
« Quoi ! sous ce joug brutal il faudra nous courber ?
Non, tant que la beauté dominera l'argile,
Dans le conflit sacré, c'est nous qui l'emportons.
Comme le bras, la voix a sa tâche virile ;
A chacun son essor : Travaillez ! Nous chantons ».

Louise Ackermann, *Poésies philosophiques*, 1871

On ne sait rien

Hélène Vacaresco

1864

—
1947

On danse aux pieds de la colline...

On ne sait rien...

Le ruisseau court, la fleur s'incline,

L'aurore vient.

On chantonne le long des branches,

On ne sait rien...

L'air est rose, les roses blanches,

Et l'amour vient!

On soupire autour des broussailles...

On ne sait rien...

Quoi! des baisers, des fiançailles?

La douleur vient...

Et l'on songe, aux pieds de la vie,

Qu'on ne sait rien;

Le jour meurt; la plaine est franchie...

Et la nuit vient.

Hélène Vacaresco, *La Dormeuse éveillée*, 1914

Le tamaris

Sabine Sicaud

1913

—
1928

Tout l'hiver, le laurier t'a bravé. Tout l'hiver,
Les deux ifs, s'éventant de leurs franges épaisses,
Tout dit: « N'aimes-tu pas cette fraîcheur de l'air? »
Et le cèdre était vert, le cyprès était vert,
Et les bambous avaient des gestes d'allégresse,
Et le palmier jouait à l'oasis...
Et le lierre en habit vert bouteille, et la mousse
En laine vert grenouille, et l'herbe vert maïs,
Te narguaient, en couvrant le sol brun d'une housse,
Où le givre cousait des boutons de cristal...
Et le magnolia de faïence vernie,
Le fusain compassé, le yucca de métal,
Regardaient avec ironie
Tes rameaux grelottants... Le buis même, le buis
Des bons vieux jardinets de presbytère,
Semblait fat et repu sur un morceau de terre
Large comme la main et l'« artichaut des puits »
Encadrant le bassin de roses agressives...
Et tous disaient: « Voyez, grâce à nos feuilles vives,
Ce n'est jamais l'hiver, jamais l'hiver! »
Et devant toi, si découvert,
Si nu, si maigre, avec de petits doigts si frêles,
Je m'arrêtais, ne sachant plus...
Mon arbrisseau léger, dont le front chevelu
Frisé par la brise de mer aux tièdes ailes,
Prenait là-bas, dans le soleil, un vert si doux,
Un vert qui se teintait de rose à tous les bouts
Dès que le temps des fleurs ouvrait sa boîte à poudre
Et son étui de rouge parfumé
Faudrait-il se résoudre

Le liseron

Louise Colet

1810

—

1876

Aimez le Liseron, cette fleur qui s'attache
Au gazon de la tombe, à l'agreste rocher ;
Triste et modeste fleur qui dans l'ombre se cache
Et frissonne au toucher !

Aimez son teint si pâle et son parfum d'amande ;
Ce parfum, on le cherche, il ne vient pas à vous ;
Mais, à l'humble corolle alors qu'on le demande,
On le sent pur et doux,

Il ne pénètre pas les sens comme la rose,
Il ne jette pas l'âme en de molles langueurs,
Suave et virginal, de l'ivresse il repose,
Et rafraîchit les cœurs.

De l'amour idéal, chaste et touchant emblème,
Il vit et meurt caché sous le regard de Dieu,
S'abreuve de rosée et de soleil, de même
Que l'âme se nourrit de larmes et de feu.

Comme l'amour encore qui, pudique, se voile,
L'homme, sans le sentir, le foule sous ses pas,
Ou parfois à la tige il arrache l'étoile
Et ne l'aspire pas !

Plus d'un cœur fut ainsi brisé dans le silence,
Étouffant un amour, mystère de pudeur,
Désir inexprimé qui vers le ciel s'élance,
Comme du Liseron la balsamique odeur !

Louise Colet, *Penserosa*, 1844

À ne plus voir ton fin visage ranimé ?
Ah ! Qu'ils m'importent peu, les autres, les tenaces,
Les toujours verts, si tu dois rester nu !
Comprendront-ils jamais ce qu'il y a de grâce,
De charme délicat dans tes bourgeons menus
Lorsque tu ressuscites,
Mon tamaris, pour qui l'hiver est bien l'hiver...
D'avoir tremblé pour toi, comme on se penche vite
Sur ce premier duvet imperceptible hier,
Et comme on t'aime pour ce vert, ce tendre vert
Si miraculeusement neuf, d'après l'hiver.

Sabine Sicaud, *Poèmes d'enfant*, 1926

Les saisons du nord

Amable Tastu

1798

—

1885

Connaissez-vous ces bords qu'arrose la Baltique,
Et dont les souvenirs, aimés du Barde antique,
Ont réveillé la harpe amante des torrents ?
Connaissez-vous ces champs qu'un long hiver assiège,
L'orgueil des noirs sapins que respecte la neige,
Ces rocs couverts de mousse et ces lacs transparents ?

D'un rapide printemps la fugitive haleine
Y ranime en passant et les monts et la plaine ;
Un prompt été le suit, et, prodigue de feux,
Se hâte de mûrir les trésors qu'il nous donne ;
Car l'hiver menaçant laisse à peine à l'automne
Le temps de recueillir ses présents savoureux.

Mais ces rares beaux jours, quel charme les décore !
La nuit demi-voilée y ressemble à l'aurore :
Une molle douceur se répand dans les airs ;
Et cette heure rapide où le soleil repose,
Clisse avec le murmure et les parfums de rose
Des bouleaux agités par la brise des mers.

Hâtez-vous de goûter d'éphémères délices ;
L'hiver qui vous poursuit de ses tristes prémices,
D'un givre étincelant a blanchi ces climats :
Bientôt l'onde s'arrête à sa voix redoutable,
Et sur les champs muets que son empire accable
D'une haleine puissante il souffle les frimas.

Mais aux nats plaisirs lui seul offre un théâtre,
Ses chemins de cristal et ses tapis d'albâtre
Ouvrent leur blanche arène aux traîneaux triomphants ;
Et malgré ses rigueurs et sa morne durée,
Lui seul prête ses traits à l'image sacrée
Qui grave la patrie au cœur de ses enfants.

Beaux climats du Midi, terres du ciel aimées !
Que sont au fils du Nord vos brises embaumées ?
Les jasmins de Grenade et leurs parfums si doux
Ne pourraient l'arracher à sa mélancolie,
Sous vos rameaux en fleurs, citronniers d'Italie,
Il rêve un sol de glace et des cieux en courroux.

Amable Tastu, *Poésies*, 1826

Le monde est un jardin

Renée Vivien

1877

—

1909

Le monde est un jardin de plaisir et de mort,
Où l'ombre sous les bleus feuillages semble attendre,
Où la rose s'effeuille avec un bruit de cendre,
Où le parfum des lys est volontaire et fort ?
Parmi les lys nouveaux et les roses suprêmes,
Nous mêlons nos aveux à d'antiques sanglots...
Le monde est le jardin où tout meurt, les pavots
Et les sauges et les romarins et nous-mêmes.
Des rires sont cachés partout ; l'on sent courir
Au ras du sol les pieds invisibles des brises,
Et nous nous promènerons dans ce jardin, éprises
Et ferventes, sachant que nous devons mourir...
Nous allons au hasard de nos rêves, j'effleure
Ton col, et tes yeux sont comme un lac endormi.
Le soleil nous regarde avec des yeux d'ami,
Et nous ne songeons point à la fuite de l'heure.
Nous marchons lentement et notre ombre nous suit...
Le vent bruit avec un long frisson de traîne...
Nous qui ne parlons pas de notre mort certaine,
Avons-nous oublié l'approche de la nuit ?...

Renée Vivien, *À l'heure des mains jointes*, 1906

L'automne

Renée Vivien

1877

—

1909

L'automne s'exaspère ainsi qu'une Bacchante
Ivre du sang des fruits et du sang des baisers
Et dont on voit frémir les seins inapaisés...
L'automne s'assombrit ainsi qu'une Bacchante
Au sortir des festins éclatants et qui chante
La moite lassitude et l'oubli des baisers.
Les yeux à demi clos, l'automne se réveille
Et voit l'éclat perdu des clartés et des fleurs
Dont le soir appauvrit les anciennes couleurs...
Les yeux à demi clos, l'automne se réveille :
Ses membres sont meurtris et son âme est pareille
A la coupe sans joie où s'effeuillent les fleurs.
Ayant bu l'amertume et la haine de vivre
Dans le flot triomphal des vignes de l'été,
Elle a connu le goût de la satiété.
L'amertume latente et la haine de vivre
Corrompent le festin dont le monde s'enivre,
Etendu sur le lit nuptial de l'été.
L'automne, ouvrant ses mains d'appel et de faiblesse,
Se meurt du souvenir accablant de l'amour
Et n'ose en espérer l'impossible retour.
Sa chair de volupté, de langueur, de faiblesse,
Implore le venin de la bouche qui blesse
Et qui sait recueillir les sanglots de l'amour.
Le cœur à moitié mort, l'automne se réveille
Et contemple l'amour à travers le passé...
Le feu vacille au fond de son regard lassé.
Dans son verger flétri l'automne se réveille.
La vigne se dessèche et périt sur la treille,
Dans le lointain pâlit la rive du passé...

Renée Vivien, *Cendres et Poussières*, 1902

J'ai trop cueilli...

Marie Dauguet

1860

—

1942

J'ai trop cueilli les soirs brûlants
Aux buissons de pourpres carouges,
Trop goûté, poison virulent,
L'ardeur des couchants de fer rouge.

J'ai trop cherché d'astres aux cieus,
Reflété des minuits trop vastes;
J'ai trop ouvert mes larges yeux
A la lune qui les dévaste.

J'ai trop follement lacéré,
Par l'espace inconnu, les voiles
Qui masquent, mensonges sacrés,
Les flèches dures des étoiles.

J'ai blessé trop au grand soleil
La rose aux fragiles nuances,
Qui s'inclinait vers mon sommeil.
La rose de mes ignorances.

Mais aujourd'hui, je suis de ceux
Qui, tout au fond de leur chaumière,
Ont mis leurs deux mains sur leurs yeux
Pour mieux oublier la lumière.

S'il est un coin mystérieux
Parmi la forêt qui m'abrite,
J'irai d'un pas silencieux,
Fantôme accomplissant un rite,
Puiser l'eau noire que soustrait
La mousse à l'aube meurtrière,
Et boire un peu d'ombre au secret
De sa fuite sous la bruyère.

Marie Dauguet, *Le Beuchot*, 1901

La haie

Lucie Delarue Mardrus

1874

—

1945

Courte et drue et traçant la forme de nos prés,
La haie, et tout ce qui l'égaie,
Gracieux cadre en fleurs des herbages carrés,
Muraille sans briques, la haie ;

Avec ses trous par où l'inconnu s'aperçoit,
La haie où la ronce se vautre,
La haie, en son parler, gronde: « Chacun chez soi ! »
Et gronde : « C'est moi... Mais c'est l'autre !... »

La nature candide y loge ses oiseaux,
Sans savoir qu'elle est mitoyenne.
Mais l'esprit des humains a mis dans ses réseaux
Défiance, inimitié, haine.

Innocente, elle prend la couleur des saisons,
Cache des nids, berce des branches,
Et, par-dessus l'essor de ses ombelles blanches,
Laisse passer les horizons.

Elle ne connaît rien que ce qui s'enchevêtre
Dans la trame de ses lacets,
Rien que le ciel qui fuit ou l'ombre du gros hêtre,
Mais elle ignore les procès,

Tel l'arbre de corail...

Anna de Noailles

1876

—
1933

Aussi durables qu'elle, engagés d'âge en âge,
Les sombres procès paysans
Qui grimacent toujours, gobelins patoisants,
Parmi le calme de l'herbage.
La haie inextricable et dont le mur de houx
Garde, hérédité féodale,
La personnalité terrible de chez nous,
La haie, elle est aussi morale.

Elle existe, invisible, au fond de moi-même,
Je la sens, au fond de moi-même,
Dresser contre l'intrus ses houx, féroce,
Et défendre tout ce que j'aime.

Elle gronde : « Chacun chez soi ! » n'admettant pas
Les étrangers dans sa prairie.
L'églantine y est rose et l'épine fleurie,
Mais on s'y grifferait les bras.

Et c'est plus que jamais que je suis derrière elle,
Regardant, de mes yeux déçus,
Toute seule à l'abri de ma haie éternelle,
La mer qui se voit par-dessus.

Lucie Delarue Mardrus, *Les sept douleurs d'Octobre*, 1930

Tel l'arbre de corail dans les mers pacifiques,
Le rose crépuscule, en l'azur transparent
Jette un feu vaporeux, et mes regards errants
Boivent ce vin rêveur des soirs mélancoliques!
Un oiseau printanier, comme un fifre enchanté
Gaspille de gais cris, acides, brefs, suaves.
L'univers vit en lui, son ardeur sans entrave
Hèle, et semble attirer le vaisseau de l'été !
— Qui veux-tu fasciner, oiseau de douce augure ?
Les morts restent des morts, et les vivants sont las
D'avoir tant de fois vu, sur de froides figures,
Le destin qui les guette et qui les accabla !
Je sens bien que le ciel est tiède ; l'étendue
Balance sur son lac la promesse et l'espoir.
Une étoile, incitant l'hirondelle éperdue,
Fait briller son céleste et liquide abreuvoir.
Et tout est orageux, furtif, païen, mystique ;
Les rêves des humains, aussi vieux que le temps,
Groupent leur frénésie, hésitante ou panique,
Dans la vasque odorante et moite du printemps !
Les nuages pourprés traînent comme un orage
Dont on a dispersé la foudre et le chaos ;
Tout se dilue et luit. Ciel au calme visage,
Tu viens séduire l'homme et les yeux des oiseaux !
— Pauvre oiseau, est-ce donc ces trompeuses coutumes,
Renaissant chaque fois que s'étend la tiédeur,
Qui te font oublier l'incessante amertume
D'un monde qui transmet la ciguë et les pleurs ?
Ton délire est le mien ; je sais qu'on recommence
A rêver, à vouloir, d'un cœur naïf et plein,

Ô beauté nue...

Cécile Sauvage

1883

—
1927

Chaque fois qu'apparaît le ciel d'un bleu de lin ;
Et que le courage est une longue espérance...
Oui, l'espace est joyeux, le vent, dans l'arbrisseau,
D'un doigt aérien creuse une flûte antique.
L'univers est plus vif qu'un bondissant cantique ;
Les fleuves, mollement, gonflent sous les vaisseaux ;
Les torrents, les brebis viennent d'un même saut
Ecumer dans la plaine, où l'hiver léthargique
Fond, et suspend sa brume aux hampes des roseaux.
L'eau s'arrache du gel, le lait emplît la cruche,
Les abeilles, ainsi que des fuseaux pansus,
Vont composer le miel au liquide tissu,
Blond soleil familier de l'écorce et des ruches !
C'est cet allègre éveil que tes yeux ont perçu :
Oiseau plein de grelots, ô hochet des Ménades,
Héros bardé d'azur, calice rugissant,
Je t'entends divaguer ! Tes montantes roulades
Ont l'invincible élan des jets d'eau bondissants.
Matelot enivré dans la vergue des arbres,
Tu mens en désignant de tes cris éblouis
Des terres de délice et des golfes de marbre,
Et tout ce que l'espoir a de plus inouï ;
Mais c'est par ce sublime et candide mensonge,
Par ce goût de vanter ce qu'on ne peut saisir,
Que l'esclavage humain peut tirer sur sa longe,
Et que parfois nos jours ressemblent au désir !

Anna de Noailles, *Les Vivants et les Morts*, 1913

Ô Beauté nue,
Les oiseaux volent dans le calme
Où la digitale remue,
Où la fougère aux fines palmes
Est encor d'un vert tendre au pied de l'aulne obscur.
Une molle buée enveloppe l'azur,
Allège les lointains, les arbres, les maisons,
Noie à demi la ferme et le dormant gazon
Et fait de la montagne une ombre aux lignes pures.
Pas un souffle, pas un soupir, pas un murmure,
Tu rêves. Le vallon s'apaise solitaire
Dans l'ombre et le repos qui caressent la terre ;
Tu rêves et la terre est faite de ton rêve
Et ta forme à jamais se répand et s'élève
Et semble s'allonger sur les espaces bleus,
Ton corps limpide et clair flottant au-dessus d'eux,
Avec tes nobles bras entr'ouverts et ta tête
S'appuyant sur les monts indolente et muette.

Les rochers et les bois dorment sous ta grande ombre
D'un sommeil plus divin,
Car pâle elle s'étend, épure et rend moins sombre
Le rêve des lointains.
L'univers à demi dans la brume tranquille
Élève les sommets et les fumeuses villes
Où passent les humains,
Et c'est dans une vaste et pensive harmonie
Que répond longuement à ta mélancolie
La courbe des confins.

Cécile Sauvage, *Le vallon*, 1913

Conseils du feu

Lucie Delarue Mardrus

1874

—

1945

Ne pleure pas, m'a dit le feu,
Si tu vois ma flamme descendre,
Je suis loin encor de la cendre,
Et prêt à reprendre le jeu.

Donc, rassemble plutôt ces bûches
Qui croulent en me dispersant.
Leurs fragments, si tu les rejuches,
Vont te refaire un feu dansant.

Ce ne sera pas la flambée
Qui d'abord illuminait tout,
Mais encore qu'un peu tombée,
Elle te chauffera beaucoup.

Et si cette seconde flamme
Vient à s'affaiblir à son tour,
Reprends chaque brindille pour
Y bouter encore un peu d'âme

Jusqu'au dernier petit fêtu,
Que ta main sans cesse échafaude
Et, terminé ce feu têtû,
Sa cendre encore sera chaude.

— Et j'ai remercié le feu,
Moi qui me sens déjà moins ivre,
De m'avoir consolée un peu
En m'apprenant comme il faut vivre.

Lucie Delarue Mardrus, *Les sept douleurs d'Octobre*, 1930

Automnales

Louisa Siefert

1845

—

1877

I. Voici les vents du sud qui font tomber les fruits
Et s'entr'ouvrir parfois les âmes plus aimées.
Ils passent sur mon front en ondes parfumées,
Hérauts des souvenirs et des espoirs détruits.
Chaque feuille qui vole aux désirs éconduits
Me ramène. J'entends bruire les ramées
Comme les mille voix confuses, animées,
Des rêves dont les cœurs de vingt ans sont séduits.
Que veulent-ils, ces vents qui font courber les branches,
Qui tendent le ciel bleu de fines gazes blanches,
Et gonflent le raisin de soupirs attiédés ?
Que veulent-ils encore à cette âme songeuse
Qu'ils appellent, captive aux essors interdits,
Et qui brise aux murs clos son aile voyageuse ?

II. O nature, pourquoi ces sentiers ombragés
Qu'on dirait faits exprès pour y passer ensemble ?
Pourquoi l'écho tapi dans les bois, et qui semble
Attendre, curieux, les aveux échangés ?
Pourquoi les chants du nid aux buissons bocagers,
La ronce s'enlaçant au tronc svelte du tremble,
Au lys, comme un baiser, la goutte d'eau qui tremble,
Ces souffles, de l'Amour trop subtils messagers ?
Pourquoi ? Sinon qu'en tes maternelles tendresses,
Il te plairait d'unir toutes les allégreses,
De mêler notre joie à l'extase des cieux.
Il n'est rien, pour nous rendre heureux, que tu ne
veilles,
Et bientôt, exauçant nos vœux capricieux,
Voici les vents du nord qui vont mordre les feuilles.

À Aurore

George Sand

1804

—

1876

III. Mais vents du nord ni vents du sud n'y feront rien ;
Nous ne serons jamais heureux. Les solitudes
Prennent en vain leurs plus tranquilles attitudes ;
Le lys des près en vain s'en fait le doux gardien.
En vain le sentier ouvre au discret entretien
Ses retraits tout remplis de molles quiétudes ;
Ni les déloyautés, ni les ingrattitudes
Ne lâcheront le cœur serré de leur lien.
L'homme voit partout l'homme, et son âme abattue,
A l'haleine du mal qui l'opprime et la tue
Ploie et cède vaincue en sa stérilité.
Car tous les ceps n'ont pas de grappes savoureuses,
Je sais des fleurs sans graine et des ciels sans été,
Et sans cher avenir des jeunesses fiévreuses.

IV. J'ai tort, n'est-il pas vrai ? jours exquis, jours dorés,
De forcer mon esprit jusqu'à ce qu'il oublie
Les trésors de langueur et de mélancolie
Qu'a vos poètes seuls en ce mois vous offrez.
Que sont auprès de vous, ô concerts ignorés,
Les bruits dont mon oreille est maintenant remplie,
Et l'humaine raison, et l'humaine folie,
Et dans tous nos échos nos vers plus admirés ?
Le ruisseau qui s'égrène en rondes gouttelettes,
La fleur qui livre au vent ses fraîches cassolettes,
Le sentier qui s'en va tout rêveur devant lui,
Le nuage, l'oiseau, le rayon, ce qui doute
Et ce qui change, tout parlerait aujourd'hui...
— Oui, mais le cri d'amour du monde qu'on écoute !

Louisa Siefert, *Les Stoïques*, 1870

La nature est tout ce qu'on voit,
Tout ce qu'on veut, tout ce qu'on aime.
Tout ce qu'on sait, tout ce qu'on croit,
Tout ce que l'on sent en soi-même.
Elle est belle pour qui la voit,
Elle est bonne à celui qui l'aime,
Elle est juste quand on y croit
Et qu'on la respecte en soi-même.
Regarde le ciel, il te voit,
Embrasse la terre, elle t'aime.
La vérité c'est ce qu'on croit
En la nature c'est toi-même.

George Sand, *Contes d'une grand'mère*, 1873

